5

BIBLIOTECA NACIONAL

L'ÉCHO

DES

BUTTES S.-CHAUMONT,

OU

RAGUSE EN A MENTI.

3811 B

NOUVELLE RÉPLIQUE A LA MARMONT-APOLOGIE,

PAR UN MILITAIRE BLESSÉ A LA BATAILLE DE PARIS.

. . . . . *Ridiculum acri*
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque secat res.
HORAT., lib. I, sat. 10.

A DEUX SOUS LE DUC DE RAGUSE! Voilà ce que criaient hier soir dans un faubourg de la capitale, des colporteurs égosillés d'avoir annoncé tout au long la *réponse au prétendu Mémoire justificatif du duc de Raguse*. J'étais assis sur un banc à la porte de ma caserne : « Major (1)! me

(1) Un gros-major, un adjudant-major, un chirurgien-major, un tambour-major, un sergent-major, tous ont un même vocatif dans une caserne. Que d'honneur pour les deux derniers!

dit un tambour qui venait d'acheter le papier, et qui croyait que c'était le *factum* même du maréchal Marmont, lisez-nous donc cette *bêtise :* voyons comment le maréchal Judas sait *battre la breloque.* » Déja les hommes de garde, les consignés et quelques désœuvrés s'apprêtaient à m'écouter, lorsque je reconnus l'erreur du tambour, et témoignai mon dépit de n'avoir pas à lire la *Marmontade* avant sa critique. Il y a de la ressource dans un cercle bien assorti. L'artiste-décrotenr, qui a l'exploitation exclusive du quartier, fouilla gravement dans sa sellette et en tira la brochure desirée. (*Où diable* LA VERTU *va-t-elle se nicher ?*) Je lus les deux écrits ; mais si je ne souffris pas qu'on m'interrompît par des réflexions, je ne laissai pas d'en faire quelques-unes, et en les ressassant avec mes souvenirs, je vis qu'on pouvait hasarder une troisième Philippique, sans crainte de *battre la breloque :* j'écris donc, lira qui pourra.

Monsieur le duc, s'il vous paraît humiliant d'être remis à l'*index* par un simple sous-officier, ne vous en prenez qu'à vous-même ; vous avez cessé d'être mon supérieur, en vous ravalant au-dessous des gougeats de l'armée ; et puis, vous aviez bien affaire à vous remettre sur le tapis, vous qu'on cherchait à oublier, ayant *bien d'autres chiens à fouetter.*

Vous dites donc que la proclamation du golfe Juan est venue vous pénétrer de la plus grande surprise, en ce qu'elle vous accuse, à la face de l'Europe entière, d'avoir livré Paris aux étrangers. Eh bien ! vous mentez à l'Europe entière, c'est en avril 1814, et non en avril 1815, qu'il fallait témoigner votre grand étonnement. Vouloir escamoter une année toute entière, c'est un peu trop fort ; vous savez que l'histoire ne se laisse pas ainsi frustrer. N'est-ce pas avant la proclamation du golfe Juan, que pourtant on disait, à votre nez et à votre barbe : *place au maréchal Judas ?* vos gardes-du-corps eux-mêmes ne se disaient-ils pas entre eux : nous sommes de la *compagnie de Judas?* Ne cachaient-ils pas leurs pompons pour n'être pas accusés de complicité avec leur capitaine-lieutenant ? Avez-vous oublié que cette compagnie n'a jamais pu se compléter, et que c'est d'elle qu'on a vu sortir le plus d'hommes, par démissions pures et simples, ou pour se réfugier dans d'autres corps ? Vous aurait-on laissé ignorer que le 5 avril 1814, votre corps d'armée passant à Versailles y maudit hautement votre nom et vos œuvres, qu'un voltigeur prenant pour vous le général Souham, tint le sabre levé sur cet officier, qui eût été massacré sans le noble dévouement du respectable maire de la ville,

qu'on vit se traîner à genoux dans la boue devant les soldats, s'offrant comme victime pour faire épargner le sang français ? Etiez-vous sourd et aveugle, quand, dans le salon même du duc de Berry, en présence de ce prince et d'une cour nombreuse, un de nos plus anciens généraux vous reprocha d'être devenu étranger à l'honneur? Ne savez-vous pas que le nom de *Raguse* passe dans la troupe et parmi le peuple, pour synonyme de traîte et de lâche? J'aurais encore plus de questions à établir sur le même sujet que n'en fait le petit *Chaperon-Rouge* à certain loup, votre modèle; mais cela n'empêcherait pas toute l'Europe de demeurer surprise de votre surprise.

Vous allez me dire que la renommée du mal tend toujours à s'agrandir, et que nous sommes les roseaux du barbier de Midas. M. le duc, la rumeur accusatrice à éclaté de toutes parts, sans aucune suggestion; son essor volcanique a donné une nouvelle force au proverbe : *vox populi, vox Dei!* Mais, encore un coup, s'il y a quelque exagération dans les détails, c'est votre faute; il fallait travailler, dès le principe, à votre justification; il ne fallait pas accepter l'une des premières places à la cour, et donner aux Français indignés le droit d'appeler vos honneurs modernes du nom d'*Haceldama* (1), *le prix du sang*. Il ne suffit pas, dit César, qu'on soit innocent, il faut encore qu'on ne soit pas soupçonné. On ne vous contestera pas que vous n'ayez en porte-feuille de quoi marchander votre vie devant un conseil de guerre : mais tous les Français, témoins de votre honte, les mânes de ceux qui ont péri victimes de votre trahison, et les suffrages de nos ennemis eux-mêmes (2), s'accordent à vous crier qu'au tribunal de l'opinion publique, votre justification est désormais impossible, votre réhabilitation impraticable.

A ce mot de *trahison*, vous voilà encore à regimber. Eh

---

(1) Certainement ma comparaison ne cloche pas. L'Évangile nous apprend que Judas a trahi son maître; que le prix de sa trahison fut consacré à l'acquisition d'un champ qui fut nommé le *Champ-du-Sang*; mais il ajoute que Judas s'est pendu de honte : ma foi, vive un soldat pour l'érudition ascétique!

(2) Je citerai, entre autres faits, que l'an dernier, un officier français étant mort à Versailles, des suites d'une querelle avec les Russes, plusieurs chefs de ces militaires étrangers, émus par les termes d'une noble explication, et par la cérémonie funèbre, s'écrièrent, en nous embrassant : *Quelle nation on a trahie!*

bien! *capitulons* (c'est votre fort) : le code pénal militaire ne contient que quelques articles généraux sur cet objet; mais l'ordonnance criminelle maritime est plus détaillée, parce que, le théâtre de la guerre étant plus resserré sur les vaisseaux, il a été plus aisé d'établir les fonctions d'un chef et ses écueils : eh bien! lisez cette ordonnance, vous y verrez qu'un officier de bord peut-être ou lâche, ou traître, ou imprudent, ou négligent, en mille occasions diverses; et que ces crimes, ces délits, ces contraventions, malgré leurs nuances différentes, sont rangés dans la fatale cathégorie des attentats contre la sûreté de la patrie. Un général en chef, tant est grande sa responsabilité, voit toujours sur sa tête l'épée de Damoclès; il doit se souvenir que les Athéniens ont prononcé une sentence de mort contre des généraux triomphateurs, qui avaient omis de faire procurer la sépulture à quelques soldats morts dans la bataille. Maintenant je m'en vais, comme à bâtons rompus, redresser quelques-unes des *erreurs* qu'offre votre indiscret Mémoire; à chaque tort dont je vous convaincrai, vous choisirez vous-même dans quelle classe il faudra le ranger, par analogie.

Je ne vous suivrai pas à Fismes, Vertus, Somme-Puis, etc..., moins encore dans le défilé de *Tourne-Loup* où je vous vois engagé pour le restant de vos jours; c'est à partir de la soirée du 29 mars, qu'il nous faut disserter.

Vous ne portez qu'à huit mille hommes le nombre des militaires placés sous vos ordres : cela n'est pas exact; car la portion de troupes que je vis arriver, en bon ordre, de Ville-Parisis, d'où elle est montée avec nous sur les hauteurs, se portait au moins à ce nombre, en y comprenant les corps qui sortirent de Paris ce jour-là par les barrières du nord. Ainsi, vous défalquez gratuitement votre propre armée et les renforts qu'on vous envoya par les portes de l'est.

Le 29 au soir, vous fûtes chargé de la défense de Paris depuis le canal de l'Ourcq jusqu'à la Haute-Seine; et déja, d'après votre aveu, vos anciennes troupes garnaissaient tout le front de bataille, depuis Charenton jusqu'à Charonne inclusivement; c'est-à-dire, la partie qui présentait à l'ennemi le plus de débouchés : eh bien! monsieur le duc, où avez-vous passé votre tems dans cette fatale nuit? Votre devoir était, 1°. de vous concerter avec le général chargé de la défense de l'autre portion des abords de Paris, depuis le Canal jusqu'à la Basse-Seine, afin que vos ailes limitrophes s'appuyâssent mutuellement : vous ne

l'avez pas fait; car vous n'auriez pas manqué de nous produire cette excuse, au moins spécieuse;

2°. De visiter les troupes du général Compans, devenues l'aîle gauche de votre armée, pour connaître leur nombre, leur position, leur esprit même : vous ne l'avez pas fait; car vous auriez vu que nous étions bivouaqués deça, delà, à l'aventure; que le manque de bois et de paille servait de prétexte à des déprédations, commandées sans doute pour préparer les esprits à la venue des cosaques; que tous les soldats, enragés de voir les cohortes ennemies bivouaquées à portée de canon, dans un ordre qui n'indiquait que trop leur sécurité, demandaient à grands cris un général qui voulût les rallier et les commander, pour fondre à l'improviste sur les assiégeans, et opérer, ne fût-ce qu'une trouée, afin d'aller joindre l'Empereur;

3°. De faire avancer sur tous les points du couronnement des buttes, les pelotons de troupes et les pièces de campagne disponibles : vous ne l'avez pas fait; car, si nous nous sommes bien battus pendant huit heures, en franchissant toutes les aspérités de ces mamelons, sans autre commandement que l'apparence du danger, que n'aurions-nous pas fait au moyen d'un plan combiné, puisque nous étions fortement appuyés à la droite et à la gauche, ayant derrière nous la ville, avec sa fidèle garde nationale, et devant nous un ennemi obligé de ne nous harceler qu'avec des tirailleurs ?

4°. En cas d'impossibilité de la défense des hauteurs, de faire rentrer, à bas bruit, toutes les troupes dans la place, afin de capituler sur la brèche ou d'opérer la retraite en masse : vous ne l'avez pas fait; ainsi tout le sang versé sur ces buttes, dont la fertilité même vous accuse, retombe sur vous. On a le droit de vous dire (même en ne vous supposant qu'inepte ou imprévoyant), qu'il fallait faire le 29 au soir ce à quoi vous avez consenti vingt-quatre heures après. Vous saviez bien d'avance qu'on ne juge les évènemens que par leur issue; il fallait les prévoir. Mais, hélas! il n'est que trop certain que Paris était vendu; que l'Empereur était trahi; et vous avez eu la maladresse inhumaine de vouloir paraître qu'on vous avait forcé la main : *Nimia precautio dolus* ! Nos valeureuses troupes ont eu là un grand tort : c'était de montrer plus de courage et de confiance que vous n'en attendiez vous-même.

Le 30 au matin (dites-vous), vous vous hâtâtes (bon Dieu! quelle célérité!) d'aller sur les hauteurs de Romainville, clef de la position que le général Compans avait omis d'occuper en

se retirant de Claye ; mais l'ennemi y était déja. Trois mensonges en deux lignes. 1°. On ne vous vit pas sur les hauteurs ; vous rôdiez d'une barrière à l'autre, attendant sans doute le parlementaire que l'ennemi devait envoyer pour sommer la ville, démarche à laquelle le courage *imprudent* de la troupe apporta un obstacle inattendu. 2°. Vous calomniez un brave général ; car toutes les hauteurs ont été occupées dès le 29, comme je l'ai dit : c'est au-delà de Pantin que nous les avons gravies dans la direction *est* et *ouest*, et certes Romainville était bien dans le cercle. 3°. Avant onze heures du matin, l'ennemi, si l'on en excepte quelques tirailleurs que nous canardions fort à notre aise, n'avait point occupé le plateau. A cette heure-là, j'étais blessé, et j'avais encore la consolation de voir des charges de cavalerie fort en avant de nous.

A dix heures, vous aviez l'autorisation de capituler : d'abord il fallait la renvoyer au maréchal duc de Trévise, puisqu'il était plus ancien que vous : d'ailleurs, puisque tout était désespéré, il fallait capituler de suite ; l'ennemi n'était pas encore en force pour nous empêcher de rentrer en ville : mon chef de bataillon et moi, blessés tous deux, nous y rentrâmes sans obstacles à plus de deux heures ; et aux soins que les habitans éparpillés dans les rues de Belleville prodiguaient aux soldats mutilés, à l'ordre qui régnait parmi les gardes nationaux stationnés aux barrières, je ne pouvais soupçonner la nécessité d'une prochaine reddition. On se battit encore, dites-vous, jusqu'à trois heures ; eh bien ! anathême au traître, au lâche, à l'inepte qui n'avait pas pris dans la nuit les mesures nécessaires pour mettre à profit un courage aussi héroïque ! Vous terminez par une observation digne du singe qui se disait cousin-germain du Pyrée : *Je voyais encore vingt mille hommes qui allaient entrer de nouveau en ligne.* Le dernier décroteur du coin croira-t-il que, sur le revers méridional des hauteurs de Belleville, où vous dites avoir été acculé, il vous ait été possible de voir à travers les maisons, les murs, les arbres, les rochers, s'il y avait tel ou tel nombre de nouveaux débarques ? Voilà une très-petite partie des fautes que vous avez commises ce jour-là, et sur-tout dans la nuit précédente ; et à supposer qu'il ne s'agisse que d'omissions, souvenez-vous que l'amiral Bing a payé de sa tête des imprévoyances bien moins graves, qui l'ont fait entacher de Félonie : dame Bellone a un Code bien sévère, vous ne l'ignoriez pas.

En vous retirant vers Fontainebleau, quelles mesures avez-vous prises pour que les blessés, les isolés connussent la capitu-

lation et s'y conformassent ; pour que les troupes, les convois qui avaient pris d'autres routes au Midi, connussent le point central de la retraite? Je vous dirai que le chemin d'Orléans fut encombré de fuyards, de blessés, d'équipages en désordre, et que, rien que de ce côté-là, il fut aisé de calculer que vous aviez plus de huit mille hommes sous vos ordres.

Comme nous sommes encore en guerre, et qu'il est possible que des soldats, coupés par un évènement inattendu, se trouvant en retraite, ou plutôt en déroute (car il faut trancher le mot), craignent d'être victimes de leur isolement, je veux leur dire ce que j'ai pratiqué dans cette triste occasion. J'ai rallié autour de moi une centaine d'hommes, cavaliers, dragons, artilleurs ; fantassins de toutes les classes, et je leur ai proposé de se former en corps sous mon commandement, leur assurant qu'au moyen de cela, nous obtiendrions partout secours et protection ; que nous nous entre-aiderions mutuellement, et présenterions au besoin un front respectable à des harceleurs ennemis. Ils acceptèrent, me promirent de respecter partout les personnes et les propriétés, et ont tenu parole ; partout, jusqu'à Tours, les autorités et les citoyens nous ont accueillis comme si nous eussions eu la feuille de route la plus authentique. Quand la loi positive perd son empire, on doit se mettre avec une noble confiance sous la protection de la loi naturelle.

En vérité, monsieur le duc, on rit du charme que vous éprouvez aujourd'hui au sein de la famille royale. Convenez que si vous n'aviez rien fait pour elle, elle ne vous eût pas choisi pour son palladium : convenez aussi qu'un ancien militaire, qui ne connaissait rien aux usages d'une cour un peu gothique, a dû y être aussi guindé que feu Jean-Bart dans sa culotte de drap d'argent.

Ne m'en voulez pas trop de cette franche sortie contre vous ; vous ignorez que vous êtes en partie mon redevable. Le dimanche 19 mars dernier, comme vous étiez à passer en revue, au fond de l'Ecole militaire, la maison du roi et vos bagages, il fut question de vous expédier, par quelque fenêtre, une épître à la Congrève : plusieurs de mes camarades, et moi, nous nous opposâmes à un meurtre isolé, qui eût trop rapproché les distances.

Je n'ai pas écrit pour faire ma cour ; je m'honore d'avoir été fidèle serviteur du roi ; mais je n'ai pas trahi Napoléon, qui, certes, ne m'a pas comblé de bienfaits. J'étais, comme le respectable ministre Carnot, soumis aux lois de mon pays : hélas ! s'il

était permis de viser sans cesse aux innovations, si on devait faire un crime aux hommes de ce qu'ils ont pensé jadis, le présent serait sans cesse écartelé par l'avenir (1).

J'approuve, monsieur, la devise qui vous a été décernée ; un monarque séduit par l'erreur ou la crainte, ne l'a composée que de quatre mots : la patrie, pénétrée de votre mérite, y en ajoute un cinquième. Ainsi désormais prenez pour armes le lit funèbre de Judas, en pal, sur un champ de gueules, avec cette devise : *patriæ totus et ubique stupro !*

Par M...., sous-officier d'infanterie de ligne.

---

(1) Français de toutes les opinions, ce n'est pas l'éloignement du duc de Raguse qui m'autorise à parler ; l'an dernier, en défendant, devant les conseils de guerre, des soldats malheureux, je marquais hautement du sceau de la réprobation cet homme dont j'ai vu la défection. Tel nouveau courtisan, disais-je, peut-il empêcher qu'on ne retrouve dans son bâton de commandement la clé de la Barbe bleue.

IMPRIMERIE DE Mme. Ve. PERRONNEAU,
quai des Augustins, N°. 39.